

Épreuve

Je suis tombée dans un trou noir.

Les parois étaient visqueuses; j'ai pu m'accrocher à des racines solides mais glissantes, qui m'ont aussitôt échappé des mains mais ont freiné ma chute. Je ne sais combien de mètres j'ai parcourus verticalement. Quand enfin, au bout de quelques millièmes de secondes qui m'ont paru être une éternité, j'ai atteint une surface relativement horizontale, je suis restée quelques instants abasourdie, toute à mes douleurs multiples et à mon angoisse incommensurable.

J'ai pris sur moi pour ouvrir les yeux, car il ne s'agit malheureusement pas d'un cauchemar mais d'une réalité que je ne peux nier. L'obscurité est totale. Impossible d'apercevoir une simple lueur indiquant l'orifice depuis lequel j'ai dévalé. J'ai tâté précautionneusement les murs de ce cachot naturel. Tout est humide et je suis assise dans une boue très aqueuse. L'espace exigü ne me permet pas d'étendre mes membres.

Je peine à réfléchir. Il serait parfaitement inutile d'appeler à l'aide, car le bois où je me promenais insouciamment quelques minutes auparavant n'est généralement fréquenté que par moi; de plus, la nuit était sur le point de tomber, et il serait illusoire d'imaginer que quiconque s'aventure dans ce coin de forêt à cette heure avancée. Je pense aux miens; combien de temps mettront-ils à s'étonner de mon silence ? Je n'ai pas pour habitude de les appeler quotidiennement...

Il ne me reste qu'à tenter l'ascension, à emprunter en sens inverse ce boyau qui m'enferme, malgré mes contusions et les battements affolés de mon coeur qui ne semblent pas vouloir s'atténuer. Je décide de croquer d'abord dans le morceau de pain que j'avais emporté en guise de goûter; sa consistance devenue spongieuse m'indiffère. Puis j'entreprends, par un exercice de volonté qui m'étonne moi-même, de ralentir ma respiration; mon rythme cardiaque suivra...

Je parviens tant bien que mal à me dresser sur mes jambes, puis, péniblement, à me hisser de façon à plaquer mon dos contre une paroi dont les excroissances me meurtrissent, tandis que mes pieds agrippent celle d'en face. Je suis maintenant prête à affronter une montée qui s'annonce périlleuse, épuisante et interminable.

Sortirai-je victorieuse de ce défi ?

Marie LC

Balade cauchemardesque

Je suis tombée dans un trou noir.

Les parois étaient visqueuses ; j'ai pu m'accrocher miraculeusement à des arbustes qui dépassaient toutefois ils m'ont aussitôt échappé des mains mais ont freiné ma chute vertigineuse. Je me suis heureusement tenue verticalement. Quand enfin, au bout de quelques secondes qui m'ont paru une éternité, j'ai atteint une surface relativement plate, totalement abasourdie, toute à mes douleurs multiples et à mon sentiment de soulagement intense ayant cru ma dernière heure arrivée, sentiment mêlé d'inquiétude.

J'ai pris sur moi pour ouvrir les yeux, car il n'y avait pas d'autre alternative pour trouver une solution à cette situation. J'avais espéré que la solution serait facile à trouver, que la situation ne serait pas si désespérée, je suis en face d'une réalité terrible, mais d'une réalité que je ne peux nier. L'obscurité est quasi absolue, seule apparaît une lueur indiquant l'orifice depuis lequel j'ai dévalé dans ce trou que je n'avais pas vu et atterri dans ce cachot naturel. Tout est humide et je suis assise, les genoux sous le menton car l'étroitesse du lieu ne me permet pas d'étendre mes membres engourdis et endoloris.

Je peine à réfléchir. Il serait parfaitement inutile d'espérer du secours de l'extérieur. Je cheminai insouciamment quelques minutes auparavant n'envisageant pas me retrouver dans ce puits profond. Déjà la nuit était sur le point de tomber, et il serait inespéré que quelqu'un passe dans ce coin de forêt à cette heure avancée. Je pense à ma famille. Quelqu'un va-t-il s'étonner de mon silence ? Je n'ai pas pour habitude de téléphoner fréquemment, ils ne s'inquiéteront pas avant des heures, voire des jours.

Il ne me reste qu'à tenter l'ascension, à emprunter cette cheminée en essayant d'oublier mes contusions et les battements affolés de mon cœur. Pour prendre des forces, je décide de croquer d'abord dans le morceau de pain trouvé dans ma poche. Sa consistance devenue spongieuse m'indiffère. Puis je tente, ce qui m'étonne moi-même, de ralentir ma respiration ; je finis par y arriver.

Je parviens tant bien que mal à me dresser sur mes pieds, de façon à plaquer mon dos contre une paroi dont le contact visqueux me dégoûte. Mes pieds agrippent celle d'en face. Je suis maintenant en route pour une ascension glissante, périlleuse, épuisante et interminable. Heureusement ma passion pour l'escalade m'aide !

Sortirai-je victorieuse de ce défi ?

Marie LC / Brigitte S.

Nouvelle policière

Depuis plus de six heures maintenant elle roulait sur les routes étroites et sinueuses de cette montagne noire. Le GPS l'avait abandonnée trois fois déjà, faisant mine de recalculer l'itinéraire alors qu'il n'y avait aucun croisement depuis près de 80 kilomètres. Qu'importe. Son portable, posé sur la tablette avant, avait cessé d'afficher sa dernière petite barre, tiret final sensé la relier au monde. Depuis le moment où elle commença l'ascension, elle savait qu'elle serait seule. Cela ne l'affecta pas. Elle restait concentrée sur la route. Pourtant elle était lasse, ballottée sur le siège défoncé du vieux fourgon. Elle reconnaissait la route, ses virages, son inclinaison et ses dévers. Malgré tout, l'aiguille du compteur de vitesse ne parvenait pas à dépasser 40. Fatiguée mais avant tout résolue et profondément déterminée à en finir avec cet ultime déplacement si important, elle avançait.

Elle ne voulait pas s'arrêter, espérait encore arriver avant la nuit pour avoir le temps de faire un tour rapide de la ville. Elle savait qu'il le fallait, que ça lui donnerait plus de sérénité au moment de se présenter devant eux. Elle avait imaginé 10 fois, peut-être 100, cet instant où elle prendrait la parole, avait arrangé des discours dans sa tête, en avait couché sur le papier. Aucun ne l'avait complètement séduit jusque-là. Elle savait cependant qu'elle devrait faire bonne figure, après tant d'années passées au loin. Elle n'avait jamais envoyé aucune nouvelle mais les souvenirs sont tenaces et elle savait qu'ils se souvenaient.

Ce n'est pas la nuit qui tomba mais le brouillard qui se leva. Ce n'était pas mieux... Elle n'en fut pas inquiète car cela ne durerait pas. Elle n'avait cessé de se convaincre, depuis deux ans maintenant que durait ce qu'elle aimait à nommer sa cavale, que la route du retour la conduirait à traverser la zone de brouillard, celle qui précède le col et qui épouvante tellement les automobilistes qui osent s'y aventurer. Après deux ans de déracinement déchirant ; deux ans de bagages faits, défaits et refaits, à la hâte ; deux ans de chambres d'hôtels dont aucune ne fut vraiment à son goût, elle éprouvait presque du plaisir à pénétrer cette zone ouatée. Elle en était certaine, tout cela allait prendre fin, dans quelques heures maintenant. De l'autre côté de la montagne l'attendait une nouvelle vie, sa nouvelle vie !

extrait de *Nouvelle Policière*. Texte entier en fin de document

Dominique S.

Une nouvelle vie

Depuis plus de six heures maintenant elle roulait sur les pistes défoncées de cet état du sud. Son GPS l'avait abandonnée trois fois déjà, faisant mine de rendre l'âme à chaque soubresaut (et ils étaient nombreux depuis près de 80 kilomètres. Qu'importe. Son portable devrait être recherché si elle voulait espérer garder contact avec les guides qui lui avaient refiler le tuyau. La dernière petite barre, tiret final sensé la relier au monde venait de disparaître. Elle savait qu'elle serait seule. Cela ne l'affecta pas. Elle récupéra la valise en carton à l'arrière, ballottée sur le siège défoncé du vieux fourgon. Elle referma le clapet de son téléphone et ralentit l'allure du fourgon sur la piste en dévers. Malgré tout, l'aiguille du compteur de vitesse ne cessant de se déplacer dangereusement, sur la droite de l'écran, elle était résolue et profondément déterminée à en finir avec cet usage inconsidéré du frein à pied lequel, manifestement ne répondait pas à ces avances répétées. Il lui fallait absolument trouver un moyen de ralentir pour éviter l'accident et se décida à utiliser les grands moyens... Elle ne voulait pas s'arrêter, espérait encore arriver avant eux pour pouvoir observer la ville. Elle savait qu'il le fallait, que ça lui donnerait certainement l'avantage dans cette course contre la montre, cette course dans laquelle elle s'était retrouvée engagée sans vraiment l'avoir souhaité. Mais il était désormais trop tard pour les regrets et plus encore les remords.

Elle avait imaginé 10 fois, peut-être 100, cet instant où elle seule avait caché les plans dans la valise, où elle seule avait tenter de se mettre chacun des numéros en tête, en avait couché sur le papier. Aucun ne l'avait complètement quittée elle saurait, le moment venu, se les rappeler, tous et dans le bon ordre. Elle devrait faire bonne figure, après tant d'années passées aux confins des terres nourricières qui lui valaient maintenant tous ses ennuis... Alors, elle qui n'avait plus de doute et comprenait que les souvenirs sont tenaces et elle savait qu'ils se souvenaient en n'exigeant une part aussi « faible » du butin. Elle devait aller vite, très vite pour se soustraire à leur pression car cela ne durerait pas. Elle n'avait cessé de se convaincre que le temps pouvait, tout à la fois être son pire adversaire et un allié hors pair. Elle aimait à nommer sa cavale, que la route du retour la conduirait vers un autre circuit en évitant le col et qui épouvante tellement les automobilistes qui l'emprunte tant il peut être déchirant ; deux ans de bagages faits, défaits et refaits, à cause de ses virages si difficiles à négocier. Elle ne se questionna pas plus que cela qu'il fut vraiment à son goût, elle éprouvait presque du plaisir à entendre les bagages valdinguer à chacun d'eux et quand elle aperçut les premières lueurs de « L'endroit » comme ils l'avaient désigné, elle comprit que cela allait prendre fin, dans quelques heures maintenant. Il lui restait à espérer que ce ne serait pas pour l'éternité. Elle allait se battre pour gagner et les exterminer, tous ! Elle le voulait par-dessous tout tant elle aimait la vie, sa nouvelle vie !

Dominique S. / Dominique S.

La ville sous le choc

Toute l'équipe était sur les dents. Dans la boutique avait eu lieu un vrai carnage. Des morceaux gisaient, épars, à gauche à droite. Le rouge dominait largement la scène : Amarante, Bordeaux, Cerise, Fraise, Grenat, Ocre rouge, Pourpre, Rouge bourgogne, Rouge coquelicot, Rouge tomate, c'était insoutenable pour nos petites cœurs de voir tout ça éparpillé par terre ! L'équipe technique ne savait plus où donner de la tête et ramassait les morceaux un par un. « Fait gaffe !!! Regarde, tu as failli marcher dans une flaque ». Gérard, pénible, toujours aux aguets de la moindre bavure qui remettrait en cause tous les résultats de l'enquête me prenait encore la tête. Mais quel était le taré qui avait fait ça ???? Le cul de l'une ici, l'épaule de l'autre là, ça sentait le vulgaire à plein nez. Le col de celle là était carrément détaché du corps. Et là, des bagues à ne plus savoir comment les compter !!!!! Un Mollard traînait derrière le comptoir. Téoulier s'épandait à côté de la porte, glauque et rouge sombre. Un Gros Vert beurk beurk beurk me donnait envie de vomir, étalé côté fenêtre. Aranel (dixit l'étiquette, merci les gars, je n'avais pas vu !) gisait dans son coin. Tressot, Mérille, Aramon, Clarin, Gringet, putain la liste était longue, j'en comptais pas loin de 246 !!!! 246 cadavres disséminés partout sur le sol !!!! Mohamed en avait la tête qui tourne et les odeurs lui donnaient des nausées, pauvre petit gars, dur dur !!! Même Saint Côme était là, par terre, dans son jus !!! La Folie Blanche nous guettait tous !! SCRRIITCHHHH et flûte, je viens de marcher sur un truc pas net. Mohamed tourne de l'œil, que fait-il encore là celui là je lui avais dit de sortir vomir dehors.... ? Bon, la journée va être looonnnngggguuuuuueeeeeee !

Rapport n°2073 : la cité du vin, sise au quai de Bataclan et esplanade de Pontac, 33 300 Bordeaux vient d'être mise à sac. L'attentat a été revendiqué par le collectif VEEB (Vive l'Eau En Bouteille). Des suspects ont été interpellés et appréhendés (Parot, Fonfort, Vernet, Rozana, Luchon). L'enquête se poursuit.

Sandrine G.

Texte noir

Habit noir, avançant à tâtons dans l'obscurité, l'encre de sa plume d'aigle n'aurait jamais pu noircir tant de sombres pensées. C'en était fini pour lui : l'insouciance, le désir, les projets, fini la liberté. Il pouvait dès à présent dire adieu à tout ce qu'il avait aimé, adieu à sa famille, adieu à son pays. Pourquoi était-il d'humeur ténébreuse, alors que tout devait lui sourire : sa jeunesse, sa carrière et l'amour ? Que s'imaginait-il ? n'avait-il pas été très entouré jusqu'à maintenant ? Est-ce la présente solitude qui lui pesait ? Il en avait le cœur gros et comment pouvait-il avouer l'inavouable ? Il se sentait livré à lui-même. Que lui réserverait l'avenir ? Même son ombre l'aurait effrayé s'il l'avait perçue. Il essayait en vain de se raisonner. Tout n'était pas perdu. Après cette vie, il y aurait une autre vie. Certes, c'était le néant. Peu à peu, il se ressaisit. Il se toucha le visage. Il était en nage. Il se rappela soudain qu'il avait bu, beaucoup bu, beaucoup pleuré et surtout beaucoup ri avec ses amis. Quel curieux type de funérailles ! Combien est-il cruel d'enterrer sa vie de garçon et de passer une nuit blanche.

Liliane Z

Le 88

Au cœur de la nuit, la ville dormait. La lumière du réverbère s'éteignit soudain.
L'ombre qu'il avait dépassée peu avant s'avancit prudemment dans l'obscurité, ses pas étouffés dans la neige.
Il la sentait derrière lui, pesante, menaçante. Elle marqua une pause devant chaque porte et s'arrêta au 88.
L'ombre glissa alors sa main dans la poche de son manteau et en sortit un pistolet.
De sa main gantée, l'ombre frappa à la porte du 88 assez fort pour réveiller les occupants.
Du bruit se fait entendre, puis des pas derrière la porte, l'ombre mit un doigt sur la gâchette de son arme.
Aussitôt que la porte s'ouvrirait il faudrait tirer. Tirer pour tuer - viser juste - ne pas hésiter - tirer pour que la mort frappe - au 88.
La porte s'ouvre, mais l'ombre se fige, face à elle un petit garçon en pyjama, les yeux tout collés encore de sommeil le regarde, hébété.
L'ombre se recule, manque de trébucher, ne dit pas un mot, mais pousse comme une longue plainte et s'évanouit dans la nuit.
Un court instant après, une détonation retentit puis le silence glacé.
Le lendemain matin on retrouva une ombre abandonnée sur le sol.

Suzy W.

S'envoler

Au cœur de la nuit, la ville dormait. La lumière du réverbère était la seule du quartier encore allumée alors qu'il rentrait enfin se coucher. Il reportait toujours plus tard le moment de se retrouver face à lui même et ses nouvelles responsabilités depuis que Pierre était parti.

L'ombre qu'il avait dépassée peu avant s'avançait prudemment vers lui pour lui mentionner qu'il n'était pas seul. Il ne se doutait pas qu'elle était à ses côtés pour communiquer. Il se méfiait de tout depuis l'incident.

Il la sentait derrière lui, pesante, menaçante. Elle marqua une pause lorsqu'il s'arrêta pour chercher ses clés une fois arrivé devant son immeuble, leur immeuble, le 88, tel un binôme inséparable.

L'ombre glissa alors sa main dans la poche de son manteau pour y glisser un petit souvenir de l'été dernier lorsqu'ils étaient partis naviguer dans les eaux corses. Cela lui remonterait le moral. Mais l'homme entra sans prêter attention au cadeau.

De sa main gantée, l'ombre frappa à la porte du 88 assez vexée.

Du bruit se fait entendre, puis des pas derrière la porte, l'ombre a hâte qu'il ouvre pour s'expliquer. Comment peut-il déjà avoir tout oublié ?

Aussitôt que la porte s'ouvrirait il faudrait tirer. Tirer pour qu'il évite de l'ouvrir en grand et voir le vide, tirer pour maintenir la porte, qu'il se doute qu'il était toujours là. Même si invisible, même mort. Mais avait il bien fait de frapper ? La mort frappe - au 88 on frappe toujours deux fois, et les pas s'arrêtent.

La porte s'ouvre, mais l'ombre se fige, face à elle un petit garçon qui sort à peine du sommeil le regarde, hébété.

L'ombre se recule, manque de trébucher, ne dit pas un mot et s'évanouit dans la nuit.

Un court instant après, une détonation retentit puis le silence. Éternel.

Le lendemain matin on retrouva une ombre abandonnée au coeur brisé. L'homme avait refait sa vie.

Suzy W. / Charlotte G.

Lapinou

Au cœur de la nuit, la ville dormait. La lumière du réverbère brillait puissamment.

L'ombre qu'il avait dépassée peu avant s'avançait prudemment à pas de loup.

Il la sentait derrière lui, pesante, menaçante. Elle marqua alors une pause pesante ..

L'ombre glissa alors sa main dans la poche de son manteau dans un froissement d'étoffe.

De sa main gantée, l'ombre frappa à la porte du 88 assenant un choc sourd au portail.

Du bruit se fait entendre, puis des pas derrière la porte, la lumière s'allume illuminant le patio.

Aussitôt que la porte s'ouvrirait il faudrait tirer. Tirer pour que la mort frappe - au 88 – comme chaque année.

La porte s'ouvre, mais l'ombre se fige, face à elle un petit bonhomme, engourdi de sommeil le regarde, hébété.

L'ombre se recule, manque de trébucher, ne dit pas un mot, et tout à coup, s'évanouit dans la nuit.

Un court instant après, une détonation retentit puis le silence s'écroule sur la ville.

Le lendemain matin on retrouva une ombre abandonnée sur le pas de la porte, un petit doudou tout chiffonné.

Suzy W. / Sandrine G.

Noir

Noir comme un jour sans espoir
Noir comme des pépins de poire
Noir comme à l'intérieur des tranchées
Noir comme le fond de mes pensées
Noir comme le chocolat 99%
Noir comme un cheval dit « pur-sang »
Noir comme dans un four
Noir comme un abat-jour
Noir comme l'univers
Noir comme un soir d'hiver
Noir comme les touches de mon clavier et la moitié des touches de mon piano
Noir comme très loin sous l'eau
Noir comme quand tu me touches et que je ferme les yeux
Noir comme la tombe de mes aïeux
Noir comme un tableau bien propre
Noir comme le fond du puits quand on s'en approche
Noir comme un scarabée sur le chemin
Noir comme la peur du lendemain
Noir comme un bâton de réglisse
Noir comme une hélice
Noir comme du sang séché
Noir comme un visage amoiché
Noir comme les arbres se découpant dans la neige
Noir comme l'encre de seiche
Noir comme les toits la nuit
Noir comme une pluie de suie
Noir comme ton regard certains soirs
Noir comme lorsqu'enfant, tu ouvres la grande armoire
Noir comme un costume d'enterrement
Noirs comme les cheveux de mon amant
Noir comme une nuit sans caresse
Noir comme la matraque d'un CRS
Noir comme une idée
Noir comme un écran de télé
Noir comme un ciel d'orage
Noir comme tes yeux pleins de rage
Noir comme une nuit sans toit passée sur le trottoir
Noir comme mon humeur ce soir

Camille T.

Blanc comme neige

Noir comme un jour de désespérance
Noir comme des pépites de jais enchassées dans une bague
Noir comme à l'intérieur du coeur du diable
Noir comme le fond d'un four à pain muré
Noir comme le chocolat au cacao amer
Noir comme un cheval de Zingaro
Noir comme dans un puits au fond du jardin
Noir comme un abat-jour avec une silhouette de Zeus en doré
Noir comme l'univers avant le big bang
Noir comme un soir sans lune et sans toi
Noir comme les touches d'un clavecin précieux du 16^e siècle
Noir comme très loin derrière l'horizon
Noir comme quand tu baises mes paupières
Noir comme la tombe disparue sous les feuilles
Noir comme un tableau grand format de Soulages
Noir comme le fond du coeur de Bartabas
Noir comme un scarabée brillant
Noir comme la peur quand elle n'est pas bleue
Noir comme un bâton de réglisse de mon enfance
Noir comme une hélice pas encore rouillée
Noir comme du sang coagulé sur le champ de bataille
Noir comme un visage d'enfant du Soudan
Noir comme les arbres désolés en hiver
Noir comme l'encre de Chine du poème
Noir comme les toits d'ardoise sous la pluie
Noir comme une plume de sinistre corbeau
Noir comme ton regard quand tu es en colère
Noir comme lorsqu'on s'enfonce dans un tunnel
Noir comme un costume de marié..d'autrefois
Noirs comme les cheveux de cette petite Japonaise
Noir comme une nuit de diamant
Noir comme la matrice de l'avenir aujourd'hui
Noir comme une idée qui devient obsédante
Noir comme un écran de télé éteint
Noir comme un ciel qui annonce la grêle
Noir comme tes yeux mon amour
Noir comme une nuit qui paraît sans fin
Noir comme mon humour les jours impairs

Camille T / Marie-Odile

Pierre Soulages

Noir comme un journaliste béninois
Noir comme des pépiniéristes fatigués
Noir comme à l'intérieur des intestins d'une vache
Noir comme le fond de la fosse des Mariannes
Noir comme le choc de deux titans
Noir comme un cheval Percheron
Noir comme dans un abri anti atomique
Noir comme un abattant de toilettes fermé et très sale
Noir comme l'univers
Noir comme un soir sans lune
Noir comme les touches d'un piano
Noir comme très loin de toi
Noir comme quand tu tombes dans un trou
Noir comme la tombe d'Iseult
Noir comme un tableau d'école
Noir comme le fond du poêle
Noir comme un scarabée
Noir comme la peur
Noir comme un bâton de dynamite
Noir comme une hélianthe brûlé
Noir comme du sang séché
Noir comme un visage calciné
Noir comme les arbres morts
Noir comme l'encre de mes yeux
Noir comme les toits de New York
Noir comme une pluie d'acide
Noir comme ton regard
Noir comme lorsqu'il fait nuit
Noir comme un costume de ministre
Noirs comme les cheveux d'Alya
Noir comme une nuit sans lune
Noir comme la matraque vengeresse
Noir comme une idée de Franquin

Noir comme un écran aveugle
Noir comme un ciel couvert
Noir comme tes yeux
Noir comme une nuit sans lune
Noir comme mon humeur d'humus

Camille T. / Sandrine G.

Noir comme un jour Noir
Noir comme des pépites de chocolat
Noir comme à l'intégriste paraît la vie
Noir comme le fond du trou noir
Noir comme le choc de la matraque sur la tête du Noir
Noir comme un chevalier de l'apocalypse
Noir comme dans une encre de calligraphie
Noir comme un abattis de branchages
Noir comme l'université envahie de policiers
Noir comme un soir sans musique
Noir comme les toucans englués dans une mare de mazout
Noir comme très lointaine Afrique
Noir comme quand ténèbres se déploient
Noir comme la tombeuse de la nuit
Noir comme un tableur rempli de signes Noirs
Noir comme le fond de ses yeux Noirs
Noir comme un scarole pourrie
Noir comme la peur de l'enfermement
Noir comme un bâtonnier dans sa robe
Noir comme une helléniste camerounaise
Noir comme du sanglier
Noir comme un visa de censure
Noir comme les arbres l'hiver
Noir comme l'encre de chine
Noir comme les toits de plastique des bidonvilles
Noir comme une plume de corbeau
Noir comme ton regain de folie
Noir comme lorsqu'il n'y a plus d'espoir
Noir comme un costaud enivré
Noirs comme les cheptels de moutons Noirs
Noir comme une nuisance trumpiste
Noir comme la matricide
Noir comme une idéation fasciste
Noir comme un écrase-merde
Noir comme un ciel d'orage
Noir comme tes yeux pleins de haine
Noir comme une nuisance auditive
Noir comme mon humour anglais

Camille T. / Micheline C.-

Le Noir et ses Variations

Noir comme un jour de Toussaints.
Noir comme des pépites de chocolat.
Noir comme à l'intérieur d'une antre.
Noir comme le fond des abîmes.
Noir comme le chorizo gâté.
Noir comme un cheval de corbillard.
Noir comme dans un clair obscur.
Noir comme un abat-jour en grève.
Noir comme l'univers sans soleil.
Noir comme un soir sans étoile.
Noir comme les touches d'un piano.
Noir comme très loin dans la pénombre.
Noir comme quand tu t'emportes.
Noir comme la tombe refermée.
Noir comme un tableau de maître.
Noir comme le fondement abscons d'unelogique.
Noir comme un scarabée ayant perdu de sa superbe.
Noir comme la peur bleue.
Noir comme un bâtonnet de réglisse.
Noir comme une Hélvétie dépourvue de ses montagnes enneigées.
Noir comme du sang d'encre.
Noir comme un vis-à-vis sans lumière.
Noir comme les arbres calcinés par l'incendie.
Noir comme l'encre rouge de la délation.
Noir comme les toits d'ardoises enfumés.
Noir comme une pluie de sauterelles.
Noir comme ton regard des mauvais jours.
Noir comme lorsqu'elle s'enduit de mascara.
Noir comme un costume de deuil.
Noirs comme les cheveux de la belle Gitane.
Noir comme une nuit sans pareille.
Noir comme la matrice d'une machine infernale.
Noir comme une idée négative.
Noir comme un écran sombrant dans l'apathie.
Noir comme un ciel voilé.
Noir comme tes yeux de braises.
Noir comme une nuit polaire.
Noir comme mon humeur versatile.

Camille T., Liliane Z

Flots

affrontements guerre armes haut karabagh arménie génocide repression ouïghours chine produits manufacturés soldes noel consommation locale artisanale creation couleurs nature oiseaux vent sortie attestation travail repos alternance équilibre sérénité calme foret vélo rando amis montagne vacances insouciance amour jeu rires souvenirs photo album livre pages mots texte histoire personnage fiction film tournage prompteur montage rush couper coller collage art design maison jardin plantes fleurs butineurs ailes voler avion hublot nuages voyage rêve destination découverte ailleurs lointain passé présent futur projets ensemble solitude groupe équipe sport frère sud soleil bientôt manque santé exister devenir grandir vieillir mourrir éternité cimetièrre croix pierre grand père adoré poète discret secret journal héritage transmission génération jeunesse enfance joie courir foncer étoile filante ciel

Charlotte G.

Le Testament de Mon Père

Texte noir, sombre, sans lumière, enfermée, liberté confinée dans un carnet secret.

Affrontements, guerre, armes, haut karabagh, Arménie générée par tant de dislocations.

Soldes, Noël ? Consommation locale, artisanale ? Créationnisme d'au-delà les frontières.

Repos, alternance, équilibre, sérénité, calme forêt, vélo, randonnée bénéfique.

Souvenirs, photo, album, livre, pages, mots, texte, histoire personnelle ? Tout cela se confond dans les méandres de la mémoire.

Couper coller, collage, art, design, maison, jardin, plantes, formules anti stress, tout ceci est bon à prendre.

Rêve, destination, découverte, ailleurs, lointain, passé, présent : c'est merveilleux, mais n'allez surtout pas chercher l'évasion dans des zones en conflit.

Frère, Sud, soleil, bientôt, manque, santé, exister, devenir, graviter autour d'un univers à retrouver.

Père adoré, poète discret, secret, journal, héritage, transmission, le contemplatif que tu étais, papa, avait néanmoins songé à mon avenir.

Filante, ciel ! La vie est bien courte. Grâce à ta succession, j'ai pu dessiner un jardin, bâtir ma propre maison, et aussi aux témoignages que tu m'as légués, soigneusement consignés dans tes cahiers, j'ai pu faire connaissance de ton pays natal, et parcourir tes plus beaux textes. Malgré ta jeunesse cahotique, tout n'était pas si noir, papa.

Charlotte G. / Liliane Z

Nouvelle policière

Depuis plus de six heures maintenant elle roulait sur les routes étroites et sinueuses de cette montagne noire. Le GPS l'avait abandonnée trois fois déjà, faisant mine de recalculer l'itinéraire alors qu'il n'y avait aucun croisement depuis près de 80 kilomètres. Qu'importe. Son portable, posé sur la tablette avant, avait cessé d'afficher sa dernière petite barre, tiret final sensé la relier au monde. Depuis le moment où elle commença l'ascension, elle savait qu'elle serait seule. Cela ne l'affecta pas. Elle restait concentrée sur la route. Pourtant elle était lasse, ballottée sur le siège défoncé du vieux fourgon. Elle reconnaissait la route, ses virages, son inclinaison et ses dévers. Malgré tout, l'aiguille du compteur de vitesse ne parvenait pas à dépasser 40. Fatiguée mais avant tout résolue et profondément déterminée à en finir avec cet ultime déplacement si important, elle avançait.

Elle ne voulait pas s'arrêter, espérait encore arriver avant la nuit pour avoir le temps de faire un tour rapide de la ville. Elle savait qu'il le fallait, que ça lui donnerait plus de sérénité au moment de se présenter devant eux. Elle avait imaginé 10 fois, peut-être 100, cet instant où elle prendrait la parole, avait arrangé des discours dans sa tête, en avait couché sur le papier. Aucun ne l'avait complètement séduit jusque-là. Elle savait cependant qu'elle devrait faire bonne figure, après tant d'années passées au loin. Elle n'avait jamais envoyé aucune nouvelle mais les souvenirs sont tenaces et elle savait qu'ils se souvenaient.

Ce n'est pas la nuit qui tomba mais le brouillard qui se leva. Ce n'était pas mieux... Elle n'en fut pas inquiète car cela ne durerait pas. Elle n'avait cessé de se convaincre, depuis deux ans maintenant que durait ce qu'elle aimait à nommer sa cavale, que la route du retour la conduirait à traverser la zone de brouillard, celle qui précède le col et qui épouvante tellement les automobilistes qui osent s'y aventurer. Après deux ans de déracinement déchirant ; deux ans de bagages faits, défaits et refaits, à la hâte ; deux ans de chambres d'hôtels dont aucune ne fut vraiment à son goût, elle éprouvait presque du plaisir à pénétrer cette zone ouatée. Elle en était certaine, tout cela allait prendre fin, dans quelques heures maintenant. De l'autre côté de la montagne l'attendait une nouvelle vie, sa nouvelle vie !

Elle passa le col presque sans s'en rendre compte tant la brume et la bruine étaient épaisses... Et puis ce qu'elle espérait advint ; le soleil, quelques lacets plus bas, avait fait son apparition et percé la couche grise des nuages. Les gouttelettes scintillaient sur les feuillages et les longues ombres noires pouvaient laisser penser à un rassemblement de chevaliers, ceux qui défendaient les pauvres gens dans les bandes dessinées. La température augmentait sensiblement au point qu'elle pu ouvrir la fenêtre côté passager, la seule qu'elle avait oublié de verrouiller le propriétaire du fourgon emprunté pour ce déplacement. Elle fut presque éblouie par autant de belle lumière. Les feuillages verdissaient déjà de ce côté de la montagne. La vie reprenait enfin après le très long hiver et elle ne voulait voir, dans cet élan de la nature, que le signe de la fin programmée d'un cycle malin ; comme enfin le commencement d'un autre qu'elle souhaitait, au plus profond de ses songes, vivre avec force et détermination.

Qu'allait-elle retrouver à son arrivée ? Qu'allait-elle découvrir ? Ces questions l'obsédaient depuis le moment où, installée au volant, elle avait actionné le contact. 15 ans qu'elle était partie, sur un coup de tête. Quinze ans d'un parcours parfois assourdissant mais toujours riche en événements. Quinze ans qu'elle attendait secrètement l'instant de se poser peut-être pour construire autre chose... Elle y avait pensé si souvent. Se retrouver place centrale, dans les locaux qu'elle avait connus après la manifestation du 17 juin, quand les lycéens et les étudiants avaient rejoint les ouvriers de l'usine en lutte pour s'opposer à cette délocalisation annoncée sans ménagement. Elle ne pouvait être, évidemment, qu'une promesse de chômage, de plus grande misère économique et sociale. Tous l'avaient souhaitée dynamique, si possible festive et bruyante aussi. Ils savaient, au fond d'eux-mêmes, que ce serait la dernière marche sur le centre-ville ! Elle fut tout cela sans conteste. Une touche de violence en sus, quand les jeunes sont arrivés surtout. Celle-ci ne fut cependant pas inutile !

Tout alla si vite qu'elle ne vit pas arriver les deux flics casqués, courant pour l'agripper par les bras, la soulever sur 20 mètres puis, en un éclair, la plaquer au sol en plein milieu de la rue ! Elle n'avait pas jeté le cocktail

préparé pour l'occasion. C'est ce sans doute ce qui la sauva. C'est aussi ce que les sauva ! Peu de charges furent finalement reconnues contre elle. Les deux flics témoignèrent, à sa grande surprise, qu'elle n'avait pas mis en péril la sécurité, qu'elle n'était en rien une menace et que l'ordre public n'avait pas été perturbé par sa participation. Cela la fit longuement réfléchir. Ce fut aussi la source de violents emportements avec les quatre garçons de la bande. Il faut dire que deux d'entre eux furent expédiés sans ménagement et gardés quelques heures dans le cachot de garde à vue, le seul qui fut libre dans le commissariat tout proche du point de ralliement, à l'arrivée de la manifestation.

Cet épisode remontait à la surface de la mémoire, à la fois proche et lointain. Dans les jours qui ont suivi, la ville parvint à retrouver un certain calme. Les ouvriers avaient obtenu trois ans de sursis. Son père serait à la retraite et tiré d'affaire, comme vingt pour cent de l'effectif. Les autres pourraient utiliser ces trois années pour tenter une reconversion et le patron, un peu forcé il est vrai, s'était même engagé à les aider. Personne n'avait vraiment la force de poursuivre le combat car plus personne, chez les ouvriers et les cadres ou encore parmi les gars du syndicat, ne croyait possible de le gagner contre la volonté déterminée et froide de la grosse boîte étrangère qui avait racheté l'affaire. Il restait trois ans et pendant ces trois ans, le carnet de commande devait exploser ; les contrats seraient honorés et de la plus belle des manières qui soit !

Cette situation l'avait poussée à quitter la région... Cela faisait 15 ans maintenant. Pourquoi n'avait-elle jamais envoyé de nouvelles ? Elle ne pouvait pas répondre à cette question. Elle ne souhaitait pas le faire, certainement pour ne pas avoir de regrets ni de remords. Le passé était passé. Il avait été ce qu'elle en avait fait. Les trois dernières années cependant lui avaient permis de quitter l'état d'esprit qui l'habitait jusque-là. Elle avait davantage eu envie de construire sans parvenir à comprendre pourquoi, ce qu'elle appelait maintenant une ligne de vie qu'elle voulait utiliser à servir et protéger. Mais même quand elle y pensait fortement, elle ne savait rien de ce qu'était servir et encore moins ce que pouvait recouvrir protéger. Son intime conviction pourtant la guidait pour que ses combats futurs ne la conduisent pas à punir. L'humiliation et l'exclusion qu'engendraient les punitions n'étaient, jamais, la bonne solution.

Elle approchait maintenant. Reconnaissait chaque virage. Il en restait une quinzaine avant la courte ligne droite et le carrefour dangereux, à négocier avec extrême prudence. Rien n'avait fortement changé et elle s'en étonnait. Avant de se rendre à son rendez-vous, elle prit des chemins détournés car elle souhaitait circuler un peu dans les rues encore animées à cette heure-là. S'imprégner de l'ambiance retrouvée. Tester une ultime fois son instinct et se prouver qu'elle pourrait rester... Quinze nouvelles années ou plus, si tout allait bien. L'école et le collège, le lycée agricole devenu polyvalent un an après son départ... L'ancienne maison de ses parents rachetée par son frère qu'elle n'avait plus revu depuis l'enterrement de sa mère. La boulangerie et le café des amis. La maison de Jules, à côté de celle des parents de Mathilde... Elle passait en revue les points d'ancrage auxquels elle voulait épingler, une fois encore une image ou un cri. Il lui restait une vingtaine de minutes avant de se présenter. Elle savait comment les occuper et se rendit sans attendre 8, ruelle des Pervenches. Elle immobilisa le véhicule, coupa le moteur pour écouter le silence.

Elle fut envahie par une myriade de souvenirs. Elle faillit bien être submergée par l'émotion. Il n'en fut rien car elle avait appris, grâce à un travail personnel important, à surmonter ces situations. L'entraînement qu'elle avait suivi pendant quatre ans, dur, intensif et consistant, lui avait forgé un caractère à la hauteur des missions qui lui avaient déjà été confiées, sur tous les terrains parfois minés et piégés. Ce n'est pas cette réapparition sur ses terres qui allaient la faire craquer.

Douze minutes. Il lui restait douze minutes... Elle ne pouvait se permettre d'être en retard, ne serait-ce que d'une minute. Celui-ci ne lui serait pas pardonné et elle-même ne se le pardonnerait pas. Elle remit le contact, actionna le clignotant, vérifia qu'elle pouvait déboîter et démarra sans tarder. Elle tourna à droite, prit la rue l'hirondelle, enfin à sens unique, pour rejoindre le boulevard qui débouchait sur la place centrale. Elle avait souhaité l'aborder par l'est. Elle tenait à arriver par l'est car cette entrée offrait une vue remarquable sur la façade et le grand portail qu'elle allait emprunter dans quelques secondes

Quatre places étaient réservées devant le bâtiment. L'une d'entre elles lui serait désormais attribuée. Ou plutôt réservée au véhicule de service qui lui serait attribué dès demain matin. Droit accordé à tous ceux qui, comme elle, étaient affectés après avoir réussi les épreuves et prêté serment. Elle se promit, une fois encore, de ne pas en abuser. De se comporter avec loyauté, discernement et de toujours servir pour l'honneur. Le sien et celui de ses concitoyens. Elle gara le fourgon à l'angle de la place, dans la cour intérieure de l'hôtel qu'elle fréquenterait les trois premières nuits. L'appartement qu'elle avait choisi avait nécessité quelques travaux de rafraîchissement qui seraient bientôt terminés.

Après avoir vérifié que chacune des portes était bien fermée, elle revint sur ses pas, prit le trottoir à gauche. Elle traversa sans l'avoir prémédité à l'endroit précis où elle fut clouée au sol. Pourquoi là ? Elle n'en savait rien. L'empreinte d'un destin passé sans doute, celle d'un passé qu'elle voulait révolu. Elle s'en foutait maintenant et marchait vers l'avenir, son avenir. Dans trois minutes, elle se présenterait. Dans trois minutes sa nouvelle vie débiterait...

Alors, une fois sur le seuil de la grande porte métallique, elle se campa, droite et fière. Tira sur son pull et son blouson. Elle pressa le bouton de la sonnette. La caméra fonctionna et la petite lumière rouge se mit à clignoter. Une voix nasillarde sortit du haut-parleur gris.

« Entrez ! Je vous prie, nous vous attendions. Vous êtes à l'heure et nous apprécions. Déposez votre blouson au porte manteau de droite et descendez par l'escalier de droite ».

La grande salle commune était au sous-sol. C'est là qu'on l'attendait. Trois bureaux métalliques et quatre chaises en bois la meublaient. Deux des trois lampes posées là diffusaient une lumière blafarde. Les néons clignotaient au rythme des vibrations du métro. La troisième lampe était éteinte. Pour quelques instants encore.

Ils étaient tous là pour l'accueillir. Tous, c'est-à-dire les cinq agents et leur chef. Son arrivée avait été soigneusement programmée. Elle effaça de sa mémoire les nombreux projets de discours rédigés ses derniers jours. Convaincue qu'elle n'avait qu'une seule occasion de faire une première impression, elle choisit finalement de se présenter à ses collègues du commissariat en usant d'une formule sobre : « Bonjour, je suis la nouvelle policière. »

Dominique S.



Suzy W.



Brigitte S.

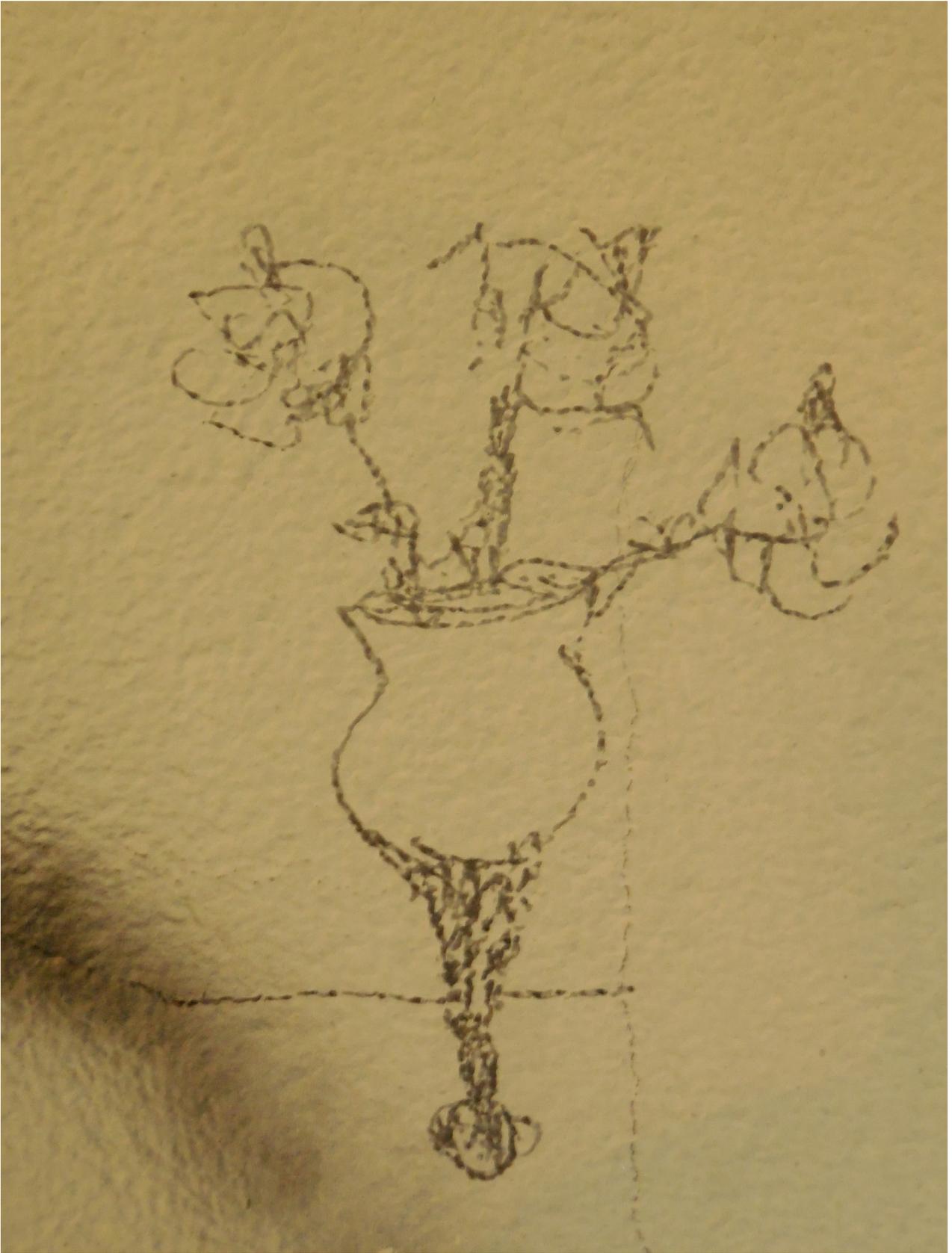


Camille T.



Catherine G.





Isabelle B.



Sandrine G.



Suzy W.





Sandrine G.





Michel L.



Catherine G.



Catherine G.